

*Anne-Marie KEGELS*



Photo : © J.-L. GEOFFROY

**Par Michel BAAR & Roland COLLEAUX**

1984



**Par son origine (Midi), Anne-Marie Kégels occupe forcément une place à part dans notre littérature française de Belgique. Elle aime également la nature méridionale et notre Ardenne : moissons, vignobles, sapins.**

**Sa poésie se veut un écho fidèle de sa vie privée : les joies simples de la vie quotidienne voisinent avec les préoccupations sensuelles et la présence de plus en plus nette de la mort « par laquelle il faut passer », avec, en toile de fond, la nature.**

**Anne-Marie Kégels révèle progressivement son intérêt pour les objets les plus menus qui l'entourent (une chaise...). De même, après des vers à l'harmonique classique, elle s'oriente vers des mètres de plus en plus courts, le vers se résumant parfois à un mot.**



## ***Biographie***

Née en 1912 dans le Midi, près d'Agen (Gascogne), dans une famille de vigneron, Anne-Marie Kégels découvrit la poésie grâce à sa grand-mère, que la chose littéraire passionnait, et grâce aussi à son grand-père, qui animait certaines soirées en tant que troubadour en langue d'oc.

Tôt mariée (1931), elle suivit son mari à Bruxelles puis le couple s'installa à Arlon en 1942. Campagnarde d'origine, elle eut ainsi l'heureuse occasion de renouer avec la nature. Mère de famille en 1938, elle n'oublie pas le Midi, où les vacances la conduisent chaque année.

C'est à Arlon que s'épanouit sa vocation poétique : d'abord lauréate d'un concours de contes, elle est bientôt (à partir de 45) entraînée dans le groupe animé par Camille BIVER et Pierre NOTHOMB. Depuis 1950, elle a publié neuf recueils.



## ***Bibliographie***

- ***Douze poèmes pour une année***, Bruxelles, Cahiers de l'Hypogriffe, 1950.
- ***Rien que vivre***, Dison-Verviers, À l'Enseigne du Plomb-quiFond, 1951.
- ***Chants de la sourde joie***, Lyon, Les écrivains Réunis (Henneuse), 1955. Réédition 1956.
- ***Haute vigne***, Bruxelles, Editions du Verseau, 1967.
- ***Les doigts verts***, Bruxelles, A. De Rache, 1967.
- ***Chants de la présence***, Condom (France), Pierre Gabriel, 1968. Hors commerce.
- ***Lumière adverse***, Bruxelles, André De Rache, 1970.
- ***Les chemins sont en feu***, Mortemart, René Rougerie, 1973.
- ***Porter l'orage***, Bruxelles, André De Rache, 1978.
- ***Poèmes choisis***, portrait par André Schmitz, préface de Guy Goffette, Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, 1990 ; coll. *Poésie théâtre*.

À consulter :

- Louis Daubier, ***Auteurs contemporains : Anne-Marie Kégels***
- Frédéric Kiesel, ***Anne-Marie Kégels***, Bruxelles, Pierre de Meyère, 1974, coll. *Portraits*, N° 21.
- P. Moniquet, Poésie : ***Anne-Marie Kégels, les chemins sont en feu***, in *La vie wallonne*, tome XLVIII, 1er trimestre 1974.





## *Texte et analyse*

*Contre l'étang  
de ton silence  
le brusque caillou de mon chant*

*Contre ta nuit  
mon front qui brûle*

*Contre ton gel  
mon coeur tapi  
lumière adverse*

**(*Lumière adverse*)**

Nous avons choisi d'analyser plus précisément le poème qui donne son titre au recueil ***Lumière adverse***, dont il résume bien le contenu. L'importance significative de ce poème est d'ailleurs mise en relief par la place privilégiée qu'il occupe, en plein milieu du recueil (quinze textes le précèdent, seize le suivent).

Assez paradoxalement, notre poème n'est guère représentatif du recueil, pour ce qui regarde la forme. Il est relativement plus court que les autres, sa disposition typographique est «moderne» (la poétesse ne retourne pas à la marge, comme elle le fait d'habitude, au début de chaque vers) (1), et sa syntaxe le différencie encore d'autres pièces, moins

---

1. En ce qui concerne la mise en page, signalons que tous les textes de ***Lumière adverse*** sont imprimés au bas de la page (et non au-dessus ou au centre) : faut-il voir là la marque d'une certaine modestie ?

laconiques : ici, chaque strophe est une phrase nominale (au sens où le verbe principal manque). Ces dissonances contribuent encore à forcer l'attention sur notre poème, dont on verra d'ailleurs qu'il est effectivement très riche.

L'unité de l'ensemble est assurée par la reprise de la préposition *contre* au début de chaque strophe. De même que la concision dont nous parlions plus haut, cette répétition confère au ton la marque du défi, lancé à la mort. Ajoutons que la nature même de l'image initiale (*caillou-étang*) accentue le côté lapidaire qu'Anne-Marie Kégels veut évidemment donner au style de ce texte. Ainsi, *fond* et *forme* s'allient harmonieusement pour faire de ce poème un petit chef-d'oeuvre.

D'autant que l'évolution du duel entre la mort et la poétesse est représentée par la répartition elle-même des vers ; et nous saisissons par là combien l'art d'Anne-Marie Kégels est conscient de toutes ses ressources :

- 1ère strophe :      2 vers pour la mort  
                          1 vers pour la poétesse
- 2ème strophe :     1 vers pour chacun
- 3ème strophe :     1 vers pour la mort  
                          2 vers pour la poétesse

Cette distribution indique le rythme du combat, et suffit à en désigner le vainqueur.

Dans chaque strophe, la mort est représentée par des termes de passivité :

1. - *silence* : connotation d'indifférence ; même si elle ne se manifeste pas, la présence de la mort est fatale.
2. - *nuit* évoque la mort de façon plus classique.
3. - *gel* suggère les notions de froideur, de fixité.

Par contre, la poétesse s'attribue des qualificatifs significatifs de son hostilité :

1. – l'image initiale, où le chant, on l'aura vu, est au silence ce que le caillou est à l'étang, exprime bien l'agression. Le mot  *Brusque* contribue à éloigner de nos imaginations une scène paisible - (*jeter*)  *des cailloux dans l'eau* n'évoquant pas forcément, au départ, la notion de défi.

2. – le  *front qui brûle* pourrait signifier, dans un autre contexte, la maladie. On aura compris qu'ici, c'est la fièvre, l'effervescence d'une volonté tout entière mobilisée  *contre* la mort (la préposition est à prendre dans son sens d'opposition.)

3. – L'opposition  *Lumière adverse* souligne une dernière fois l'image de l'auteur dressé contre la mort ( *Lumière* rappelle en outre le verbe  *brûle*, et accentue le contraste avec le mot  *nuit*.)

Sans doute pourrait-on pousser plus loin l'analyse. Mais les quelques remarques précédentes suffiront, à notre avis, à convaincre qu'Anne-Marie Kégels maîtrise un art où la force des images et celle de la volonté de vivre sont parfaitement servies par la concision de l'expression.



## **Choix de textes**

### **La fenêtre**

*Pour les autres, pour les passants  
Tu es simplement la fenêtre.  
Pour moi qui t'aime du dedans,  
Tu es ma plus profonde fête.*

*Celle qui accroît le regard  
Et limite chaque nuage,  
La gardienne du paysage  
Où je viens me perdre le soir.*

*J'ai le monde sous mes paupières  
Mon front à ta vitre appuyé  
Et tu es glissante lisière  
Sur le bord de l'illimité.*

*Reste ma soeur très patiente ;  
Fais-moi l'aumône d'un oiseau,  
Redis-moi les paroles lentes  
De cet horizon sans défaut.*

*Et posée entre ciel et terre  
Sois ce chemin aérien  
Près duquel doucement je viens  
Apaiser ma faim de lumière.*

**(Rien que vivre)**

### **La source**

*Puisque l'étoile a dit qu'un torride désert  
Dresse déjà pour moi son sable de mort rousse,  
Je m'en irai vers lui. Mais avant de partir  
Je resterai toute la nuit près de la source.*

*Toute la nuit. Dans le secret. Ombre qui ploie,  
Egarée en ce bruit de fraîcheur - entrouverte  
Au passage de l'eau - et retenant sa perte  
Avec des doigts crispés et ravagés de joie.*

*Toute la nuit. Que les roseaux tremblent, prolongent  
Cette gorge où la soif fera son nid brûlant.  
Demain je partirai recouverte de vent.  
Mais la source aura bu la houle de mes songes.*

*Et ceux qui passeront s'étonneront de voir  
Cette eau bouleversée où mille oiseaux se taisent,  
Et cette profondeur - où l'ombre de mes lèvres  
Rira très sourdement de garder son pouvoir.*

*(Chants de la sourde joie)*

### **PRINTEMPS, QUAND TU VIENDRAS...**

*Printemps, quand tu viendras pour la dernière fois  
que je sois jeune ou vieille, écoute : enivre-moi  
si fort de ta beauté, jette-moi un tel sort  
que je reste éveillée dans les bras de la mort.*

*Que je vienne vers Dieu si pleine de ton cri  
qu'il ait pitié et qu'il écoute ma prière.  
Je lui dirai : Mon Dieu redonnez-moi la terre,  
à chaque renouveau rouvrez le paradis.*

*Je m'en irai furtive et sur le bout des pieds  
pour suivre le printemps. J'ai faim de primevères !  
quand nous aurons fini de courir sur la terre  
nous reviendrons chez vous comme deux écoliers.*

*Je reprendrai sans bruit cette modeste place  
qu'aura gardée pour moi Marie pleine de grâce  
et je raconterai aux anges étonnés  
la poignante douceur du vent dans les pommiers...*

*(Douze poèmes pour une année.)*

## **TOUS LES RAMIERS SONT MORTS**

*Tous les ramiers sont morts. Les forêts sont éteintes  
où luisait leur envol.  
Leur soyeux va-et-vient n'a laissé d'autre empreinte  
qu'un peu de sang au sol.*

*J'ai retrouvé leurs corps exilés des feuillages  
gisant dans les sentiers.  
Celui qui les tirait savourait ce carnage.  
Pas un n'eut sa pitié.*

*Tous les ramiers sont morts ? Je marche sur des plumes  
de terrible douceur.  
Ils se sont débattus follement dans la brume  
avant de perdre coeur.*

*Je fais craquer les os qui furent fuites tendres  
sous la haute futaie.  
Je foule tant d'amour retourné à la cendre  
et piétine les plaies.*

*Que vienne le néant sur ces formes légères,  
le travail des fourmis.  
Les sous-bois ravagés dans l'aube douce-amère  
n'ont besoin que d'oubli.*

**(Haute vigne)**

### **Il me faut**

*Il me faut des sentiers  
que les chardons surveillent,  
un soleil imprudent  
tombé dans les ruisseaux.*

*Aux clôtures des prés  
je déchire ma robe.  
Lèvres gercées j'écoute  
les suppliques du vent.*

*Quelquefois l'arc-en-ciel  
révérencieusement  
salue celle qui passe  
ointe d'intempéries.*

**(Porter l'orage, p.11.)**

### **Profil**

*Dans l'ornière  
un peu d'eau caillée,*

*rutilante,  
orgueilleuse d'être le gel,*

*insouciante de l'enfant qui vient,  
aimanté,*

*de l'enfant qui la fait voler en éclats,  
en riant.*

**(Porter l'orage, p. 16.)**

### **Peut-être**

*Quand la nuit sera souveraine  
– toutes étoiles dérobées  
derrière d'immobiles nuages –  
je m'appuierai à la fenêtre,  
je m'éblouirai de l'immense noirceur,  
j'ordonnerai à mes yeux de se faire lame,  
de transpercer ce velours de ténèbres  
jusqu'à la trame,  
au-delà de l'intime secret.*

*Par la déchirure  
je verrai peut-être*



*une bête ensauvagée,  
j'apercevrai peut-être la tête dodelinante  
d'un cèdre somnambule,  
plus loin encore, peut-être,  
je surprendrai ce qui n'a pas de nom  
et fait battre le coeur.*

**(Porter l'orage, p. 26.)**

### ***Elle nous relie***

*La musique que nous écoutons  
en des moments seigneuriaux,  
nous hausse loin de nous,  
nous relie au secret le plus pur,*

*tandis que sur nos têtes  
les voies lactées  
battent silencieusement des ailes.*

**(Porter l'orage, p. 35.)**

### ***Appels, refus***

*Appels, refus, ivres batailles  
par vents contraires sur mes mots.*

*Et dans mes jours fiévreux  
cette houle obstinée  
des douceurs violentes,*

*ce poème à sursauts,  
roulé dans les épines,  
ou droit comme un épi  
pour érafler l'azur.*

**(Porter l'orage, p. 51)**

***Que le poème dise***

*Que le poème dise  
les heures noires du hibou,  
les aubes scintillantes.*

*Qu'il dévoile sans repos  
les visages contraires de la vie  
– qu'il les rassemble amoureusement*

*et dresse devant nous,  
serrée comme un diamant,  
celle qui paraissait brisée, infiniment perdue,  
la fascinante unité.*

***(Porter l'orage, p. 54.)***

## Synthèse

Pour son premier recueil, *Douze poèmes pour une année*, Anne-Marie Kégels rassemble des textes à la structure rigoureusement semblable : quatre strophes de quatre vers alexandrins. Poèmes conventionnels par leurs thèmes et leurs accents, poèmes un rien précieux peut-être, ces textes suivent les saisons, avec une prédilection pour les plus exaltantes : printemps, été. Par l'omniprésence du *Je*, la poétesse s'implique dans différents tableaux, partenaire privilégiée dans le jeu de la vie, qu'elle joue avec la nature constamment personnifiée.

*Haute vigne* comporte quarante poèmes qui, sauf quelques exceptions, ne couvrent pas plus d'une page. Remarque banale, certes, mais qui indique immédiatement qu'Anne-Marie Kégels est poétesse de l'intime, du murmuré. Elle néglige les grandes envolées lyriques, préférant s'adresser simplement au lecteur. Que de *je, tu, nous, vous*.

*Dans mes yeux s'ouvriront encore les sentiers  
où ma jeunesse allait, droite comme une reine.  
Où s'est-elle enlisée ? On a vu son soulier  
meurtri près du cresson qui ronge la fontaine.*

Cette strophe résume bien le recueil : musique douce et harmonieuse (métrique classique, phrase couvrant souvent deux vers, syntaxe simple); sens aigu de l'image (vers 1); interaction de deux thèmes privilégiés : tout d'abord, la poétesse est à l'écoute de son univers intérieur; ensuite, elle met en évidence le thème de la campagne.

Dans sa composition, le recueil fait d'ailleurs alterner des poèmes d'analyse psychologique (*Larmes, J'aime ce long espace, Je porterai mes ans*) avec de nombreux autres d'inspiration champêtre (*Les corbeaux, Le lait, La mare*). Cette présence de la nature devient panthéiste (*Colline* rappelle étrangement Giono); on ne fait bientôt plus qu'un avec la nature :

*Tous ces profils de vignes, de gerbières,  
qu'en exultant vous allez posséder,  
c'est mon pays français, ma chaude terre,  
mon fief d'amour que j'embrasse à vos pieds.*

Eclatent alors de magnifiques images empruntées à la moisson :

... *vos froments* (les froments de la mémoire) ; ... *aux meules souterraines* (les meules de l'esprit humain poussé à la révolte). Court enfin tout au long du recueil le thème lancinant et effrayant de la chasse (***Les grands-ducs, Tous les ramiers sont morts***).

Et puis s'impose un jour, dans l'univers intérieur de la poétesse, le personnage de la mort. Anne-Marie Kégels accepte le dialogue avec elle : les trente-deux poèmes de ***Lumière adverse*** sont comme les répliques de cette conversation. Ou plutôt, ils sont autant d'interpellations adressées à un interlocuteur – visage masqué, *porte sculptée de mystère*, vampire inassouvi – qui, lui, garde un silence inquiétant.

Le choix de cette technique – le dialogue familier avec la mort personnifiée – permet à Anne-Marie Kégels d'éviter l'écueil : un recueil sur la mort, si court soit-il, risquait d'être ennuyeusement philosophique. L'ensemble, au contraire, apparaît comme une sorte de duel verbal où la voix de la poétesse est, tour à tour, interrogative, arrogante, sourdement hostile (*Toujours je t'ai trouvée coupable*) ; mais c'est le ton du défi entêté qui domine :

*J'écris pour te faire souffrir  
Pour danser la vie devant toi  
... que mon poème  
Soit le bref aspic qui te morde.*

Ce combat contre la mort, avec pour arme l'écriture, ne va pas sans quelques moments d'abandon, voire de désespoir et de supplication :

*Je consens à tes jeux  
Je te laisse mon corps  
pour la plus fine cendre  
Mais rien n'empêchera  
que je hausse vers toi  
une étrange prière :*

*Conserve-moi vivante !  
Emmène-moi vers Dieu !*

Mais le message du recueil est finalement celui de la victoire, sur la mort, de la vie sous toutes ses formes. C'est un chant d'espoir où triomphent ce que l'on nomme communément «la nature» – évoquée avec beaucoup de chaude simplicité (*J'ai des cours intérieures/qui piègent le soleil, j'ai des arbres pensifs/et des fontaines bleues où s'ébrouent des pigeons*) –, l'amour, la maternité en tant qu'investissement dans la «génération» (notons à ce propos que le recueil est dédié par la poétesse à sa fille) :

*Tu peux bien me guetter  
– poser sur moi ta griffe –  
mon sang a les yeux bleus,  
mon sang rit dans les prés,  
il court à perdre haleine  
au plus chaud d'un enfant.*

Et puis Anne-Marie Kégels est une poétesse. Elle est la maîtresse du jeu des mots. Et dans une langue limpide et une forme classique (alexandrins et octosyllabes sont les mètres les plus fréquents dans le recueil), c'est la poésie qui assure finalement la supériorité sur l'ennemie, c'est le mot qui triomphe de la chose - le silence même de la mort consommant sa défaite :

*Tu ne t'appelles plus la mort.  
Cette nuit, quand je vacillais  
au long des borbiers de l'angoisse  
Je t'ai baptisée : espérance.  
Que m'importe si c'est folie.  
Si le ciel demeure muet.  
Dans mon sang, mon coeur noyé d'ombre  
aura fusé une lueur  
petite soeur déraisonnable  
de milliards d'étoiles jalouses.*

**Les chemins sont en feu** apparaît plus tourmenté, les strophes sont plus nombreuses, plus courtes. Le vers lui-même se fait souvent bref : six ou huit pieds.

Par ailleurs, le contenu correspond bien au titre : la tonalité générale est celle d'une recherche continuelle et parfois douloureuse de l'osmose avec la nature :

*Par mes yeux ouverts sont venus  
le ciel, les arbres, les visages.  
Je fus pénétrée sans repos.  
Je me suis trouvée submergée  
par la chair et le sang du monde.*

L'architecture du dernier recueil d'Anne-Marie Kégels, ***Porter l'orage***, paraît très rigoureuse : les textes sont distribués en trois sections (***Les lèvres gercées***, ***Porter l'orage***, et ***Vents contraires***), et l'on s'attend à ce que chacune d'elles illustre un thème précis. Si cela est vrai de ***Vents contraires***, qui regroupe six poèmes traitant précisément de l'écriture poétique – la présence de ce thème au fil de l'oeuvre entière donne à celle-ci un aspect de modernité –, et des ***Lèvres gercées*** (où l'on retrouve le thème de la campagne), la spécificité de ***Porter l'orage***, par contre, est peut-être moins apparente.

C'est un accident de voiture et ses douloureuses suites qui ont inspiré la majeure partie de ce recueil. Certes, cette confiance que nous a faite la poétesse vient éclairer bien des textes (***Ma chambre solitude***, ***Les objets***), mais n'empêche pas que d'autres gardent plus jalousement leur secret. Le début du poème qui donne son titre au livre entier, par exemple, se teinte même de quelque hermétisme :

*Porter respectueusement l'orage  
comme un dais  
(parfois la foudre est ronde  
telle l'hostie).*

Soulignons donc toute la pudeur avec laquelle l'auteur parle de son mal (comme indice de celui-ci, une certaine récurrence d'un motif évocateur de maladie, d'affaiblissement, d'alitement : *les mains blanches*). Loin de donner lieu à des épanchements égoïstes, sa longue convalescence va l'ouvrir davantage encore, s'il se peut, aux choses et aux êtres. ***L'infirme*** de la page 27, c'est sans doute, au point de départ, la poétesse-même. Mais le texte est à la troisième personne, et la généralisation qui le caractérise témoigne d'une généreuse compassion. Dans le même sens, ce n'est sans doute pas par hasard qu'Anne-Marie Kégels écrit ici (p.39) ***Pour un aveugle*** :

*Je marcherai près de lui  
Sans lui parler des pruniers en fleurs  
J'enfoncerai le mot lumière dans ma bouche  
avec des cailloux*

Et si certaines pièces sont d'inspiration onirique (*Au profond, Ils m'épiaient*), c'est encore une poésie des « choses vues » que l'on retrouve ici.

*Le déboulé du lièvre  
Je ne l'ai pas rêvé.*

*Je l'ai vu - roux sur roux -  
dessus les feuilles mortes*

Un des caractères principaux de la poésie d'Anne-Marie Kégels est sans doute son authenticité. L'impression de réussite que l'on ressent en face de ses poèmes vient de la pénétration du regard posé sur le monde, et de l'étonnante exactitude à laquelle parvient la poétesse quand elle dit la chose, fixe l'instant, organise le sentiment en discours; *le galop du grésil* : quelle image merveilleuse ! Et comme Anne-Marie Kégels parle juste de *l'attente* :

*L'attente ronge  
dents acérées  
Voici qu'au fond de nous  
un trou béant se creuse*

*le vide s'y dilate.  
Il exige sa proie.*

*Quelquefois l'attente se couche.  
Mortellement blessée  
elle écoute sonner  
les pas pressés de l'arrivant.*

Comment définir autrement le Poète, à la lumière de ces recueils : un être supérieurement doué de parole ?...